

Urgent : 2 ouvrages démontrant l'absence de l'islam dans notre culture et nos fondamentaux

écrit par Juvénal de Lyon | 22 août 2025

AL-ANDALUS, L'INVENTION D'UN MYTHE



La réalité historique de l'Espagne des trois cultures

**« UN OUVRAGE
FONDAMENTAL »**

Jean Sévillia / Le Figaro

AL-ANDALUS, L'INVENTION D'UN MYTHE



La réalité historique de l'Espagne des trois cultures

« UN OUVRAGE
FONDAMENTAL »

Jean Sévillia / Le Figaro

En réaction à l' Agence de Propagande », il devient urgent et salutaire de relire ces deux ouvrages essentiel sur le mythe coranique que l' UE veut nous inoculer et faire accroire qu'il serait consubstantiel à notre civilisation !

Coût de cette intoxication : 10 MILLIONS d' euros... Bigre ! Con-tribuables européens vous devrez, nolens volens, raquer, car la potiche der Leyen racle vos fonds de poches pour ce projet coranique urgent, essentiel et...Kapital, yach S0 !

Aristote au Mont Saint Michel de **Sylvain Gouguenheim**. Le Seuil et de **Séraphin Fanjul** : *Al Andalous*, l'invention d'un mythe. Sans oublier les articles de **Jacques Heers**

dans la NRH, nouvelle revue d'histoire sur le même sujet.

(rappel de la publication RR sur le coran à 10 millions d'euros)

Juvénal

Al Andalous, l'invention d'un mythe: La réalité historique de l'Espagne des trois cultures Broché – Grand livre, 25 octobre 2017

de [Serafin Fanjul](#)

Universitaire espagnol et arabisant mondialement reconnu, Serafín Fanjul a consacré sa vie à l'étude de l'islam comme phénomène religieux, sociologique, économique et politique. Ses travaux majeurs, dont le présent ouvrage est la première traduction en français, ont fait grand bruit en Espagne et l'on peut aisément comprendre pourquoi. Il s'est en effet penché principalement sur Al-Andalus, cette Espagne médiévale dite des trois cultures, où la domination politique de l'islam aurait permis pendant des siècles d'extraordinaires échanges culturels entre les communautés islamique, chrétienne et juive, sur fond de cohabitation harmonieuse. Il montre avec érudition comment **l'imaginaire des romantiques est passé par là, laissant en héritage une vision du passé hispanique qui relève davantage du fantasme que de la réalité.** La vérité historique a été emportée par la croyance, et celle-ci est d'autant plus séduisante que les sirènes du conformisme ont su la détourner à leur profit pour faire de l'Espagne d'alors un véritable paradis perdu du multiculturalisme européen. **La réalité que le travail de Fanjul restitue est celle d'une péninsule où règnent entre les communautés l'intolérance et le conflit, la souffrance et la violence, bien loin de l'ouverture et de l'apaisement trop souvent soutenus.**

Al-Andalous ou l'invention d'un mythe !

Un des signes de l'inculture française comme du marquage idéologique de son intelligentsia est le silence des universitaires comme celui de la presse lors de la parution en 2017, du livre de Serafin Fanjul, Al-Andalous, l'invention d'un mythe. Islamologue et arabisant espagnol, spécialiste de philologie sémitique, Fanjul fut directeur du centre culturel hispanique du Caire et membre de l'Académie royale d'histoire. En 2000, il publie Al-Ándalus contra España : la forja del mito (Al-Ándalous contre l'Espagne) puis en 2004, La quimera de Al-Ándalus (« La chimère d'Al-Andalus ». La fusion de ces deux ouvrages a donné la traduction française : Al-Andalus, l'invention d'un mythe, aux éditions de l'Artilleur. La présentation de ce livre (en trois paragraphes) dans Wikipédia montre à tout le moins un indéniable manque de discernement.

Le premier de ces paragraphes se veut une présentation des deux premiers ouvrages cités dans lesquels Fanjul « tente de montrer (je souligne) que cette image idéalisée d'une Espagne multiculturelle, terre de tolérance et de vie en commun entre trois cultures et trois religions monothéistes, est, pour une très large part, historiquement fausse ». Un second paragraphe passablement venimeux évoque, pour le discréditer, ses positions politiques supposées : il « est réputé pour être passé de l'extrême-gauche à l'extrême droite ». Cela s'appelle une rumeur. Et enfin le troisième paragraphe (critiques) étale les avis des idéologues à qui le travail de Fanjul donna des boutons : Mercedes Garcia-Arena en tête, qui coordonna en 2018 un projet destiné à mettre en valeur la diffusion et le rôle du

Coran dans la culture religieuse européenne (le dit projet a reçu 10 millions d'euros du Conseil Européen d'Investigation). L'article de Wikipédia se garde bien de le révéler mais on peut le vérifier facilement si on est un peu curieux et si l'on comprend l'espagnol. Que la cohabitation pacifique au sein d'Al-Andalous soit une mystification historique, cela ne fait aucun doute. « **Précaire et difficile, la coexistence a été très tôt insupportable** ».

Fanjul compare cette époque à l'apartheid sud-africain. Le statut des juifs et celui des chrétiens y serait aujourd'hui qualifié de discriminatoire, comportant même à certaines époques, une véritable répression, voire sur la fin, ce qu'on appelle volontiers génocide ou ethnocide tant qu'il ne s'agit pas de chrétiens. Les Almohades du XIII^e siècle ont clairement eu pour objectif l'hégémonie de l'islam en Espagne comme en Afrique du Nord (où ces moines-soldats fanatisés ont causé, après les Almoravides, la disparition de ce qu'il restait de chrétienté). Dès les années qui suivirent la reconquête de 711, il y eut des massacres de chrétiens qui, ici ou là, se révoltaient. Entre deux, on autorisait les dhimmis à vivre leur propre vie tant qu'ils respectaient des règles discriminatoires, humiliantes et variables selon l'humeur du prince. Mais lorsqu'ils n'étaient plus disposés à se plier à ces normes ou à de nouvelles règles plus dures, la répression était immédiate. **La persécution des chrétiens mozarabes au IX^e siècle, les « martyrs de Cordoue », en est un des exemples les plus sanglants.** Le grand Maïmonide que revendiquent les tenants du paradis d'Al-Andalous ne sauva sa vie qu'au prix d'une conversion apparente à l'islam. Après sa fuite en Égypte, où il pouvait cesser de paraître musulman, reconnu par un Andalousien, il fut l'objet d'un procès pour apostasie et n'échappa de nouveau à la peine de mort que parce que le cadi al-Fahil qui le jugeait était son ami.

L'ouvrage de Serafin Fanjul, documenté, argumenté, appuyé sur de nombreuses sources bien analysées, comporte tout ce qui est nécessaire pour une idée juste de l'histoire de l'Espagne musulmane et en particulier une biographie imposante et maîtrisée (française, espagnole, anglo-saxonne et arabe), exploitée avec honnêteté et une érudition toujours au service de la pensée et de l'intelligence.

« Qui partage ton métier est rarement ton allié ».

Qu'a-t-on reproché à ce livre ? De briser un mythe et d'oser rappeler que les morisques (musulmans « marranes », convertis au christianisme en 1492, sans grande conviction, souvent des Berbères amenés par les Almohades qui avaient entrepris une campagne de remplacement fort similaire à celle qui se dessine aujourd'hui en Europe) formaient un groupe opposé à la société chrétienne redevenue dominante : ils aidaient les pirates nord-africains à ravager les côtes de l'Espagne, emmenant hommes, femmes et enfants en captivité et les réduisant en esclavage. Il n'y a donc rien de scandaleux à ce que les reyes catolicos les aient refoulés au XVII^e siècle, parce qu'ils représentaient un danger potentiel et que pour la plupart, ils s'avéraient inassimilables. L'idée du repeuplement de l'Espagne par des chrétiens et des Espagnols du Nord n'a rien de révoltant dans un territoire occupé et soumis pendant de longs siècles à une domination totalitaire, religieuse, économique et politique et largement sous-peuplé après 1492. Rien de révoltant non plus à souligner qu'il faut « appliquer la même rigueur, la même tolérance ou, mieux encore adopter la même distance à l'égard des crimes des chrétiens et des musulmans (p. 605) Au-delà du mythe d'Al-Andalous et de sa genèse idéologique, on trouve dans cet ouvrage une analyse historiographique sans concession et quelques digressions intéressantes: sur le flamenco qui ne vient

pas des Arabes; sur la culture populaire espagnole; sur l'opposition entre savants « maurophiles » et « chauvinistes ».

Dans un ensemble cohérent, l'auteur ouvre ces chapitres comme autant de fenêtres insolites sur divers aspects de la culture espagnole et de ce qu'ils apportent de singulier à l'identité de l'Espagne. Identité dont l'auteur récuse le caractère « essentiel », non, il n'y pas d'essence de l'Espagne, mais il y a un peuple qui se reconnaît dans une histoire, des traits partagés, des manières d'être communes pétries par le temps, comme aussi dans des caractéristiques ethniques et non les Espagnols ne descendent pas des Arabes... La reconquête n'a pas seulement été une affaire de territoire mais aussi de repeuplement et de tentatives d'intégration des « minorités ». Mais pour s'intégrer, il faut que les deux parties prenantes le souhaitent. Tiens, déjà... L'auteur lui-même conclut sur « l'originalité de ce livre » qui vise à « répondre au besoin de ne plus œuvrer dans les catacombes, loin du regard des grands médias, afin de faire connaître des réalités historiques et des faits très concrets de notre passé qui ont des échos dans notre présent. (...). En 1932, on déposséda l'écrivain égyptien Taha Hussein de sa chaire de littérature arabe et on l'expulsa de l'université du Caire parce qu'il avait mis en doute l'authenticité de la poésie antéislamique, invention des rhapsodes des II^e et III^e siècle après l'Hégire. Ses idées disparurent.

Il serait regrettable que celles de Serafin Fanjul disparaissent aussi parce qu'une poignée d'idéologues sans envergure emboîtent le pas au collectif de chercheurs mal avisés comme ceux qui, **sous la houlette d' Alain de Libera, avait non seulement cherché à discréditer le livre de Sylvain Gouguenheim, Aristote au Mont saint Michel**, mais plus grave, avait attaqué sa

personne. Fanjul, qui a lu ce livre français, en salue la qualité et dénonce la pauvreté et la déloyauté de cette attaque en règle, d'une rare violence. « L'indépendance peut coûter cher mais les possibles conséquences d'une telle attitude ne nous ont jamais fait reculer ». Voilà donc un homme courageux.

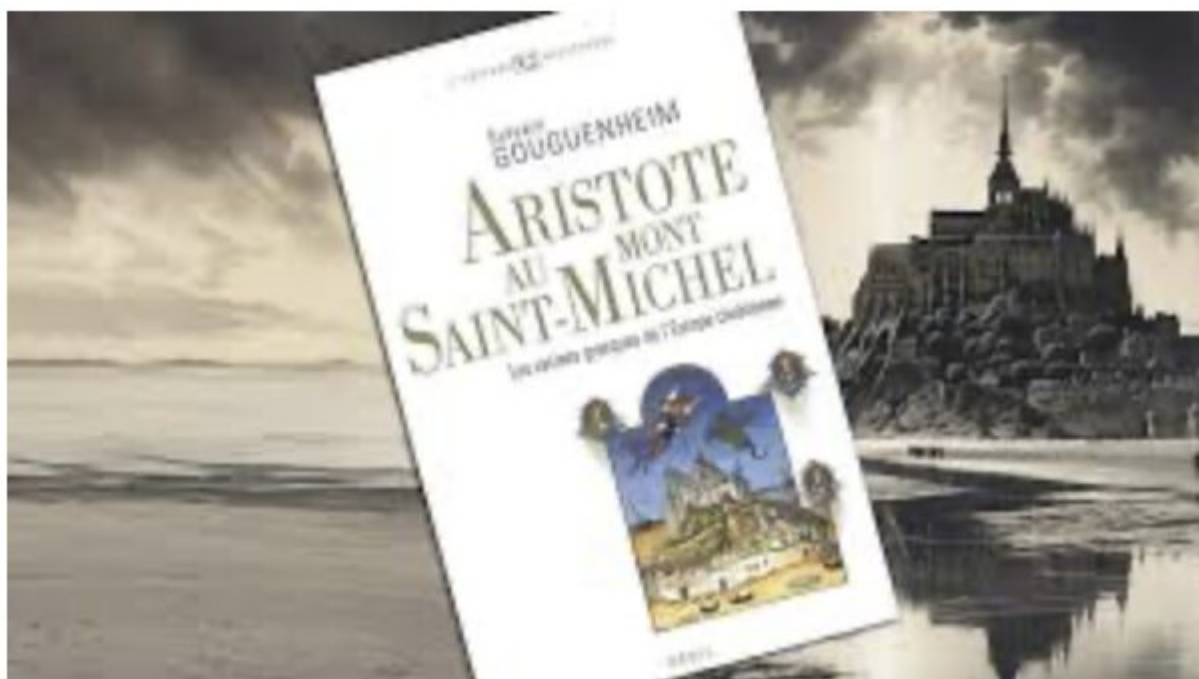
La lecture de cet ouvrage est un bonheur. Elle est aussi une urgence et un devoir.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Al-Andalus>

Marion Duvauchel. Historienne des religions source :
https://www.academia.edu/88955253/Al_Andalous_linvention_dun_mythe

<https://www.youtube.com/watch?v=0BrhmcSyLGo>

L'Europe ne doit pas ses savoirs à la civilisation islamique !



Sylvain Gouguenheim : et si l'Europe ne devait pas ses savoirs à l'islam ?

L'historien Sylvain Gouguenheim récusé l'idée que la science des Grecs ait été transmise à l'Occident par le monde musulman. Étonnante rectification des préjugés de l'heure, ce travail de Sylvain Gouguenheim va susciter débats et polémiques. Son thème : la filiation culturelle monde occidental-monde musulman.

Sur ce sujet, les enjeux idéologiques et politiques pèsent lourd. Or cet universitaire des plus sérieux, professeur d'histoire médiévale à l'Ecole normale supérieure de Lyon, met à mal une série de convictions devenues dominantes. Ces dernières décennies, en suivant notamment Alain de Libera ou Mohammed Arkoun, Edward Saïd ou le Conseil de l'Europe, on aurait fait fausse route sur la part de l'islam dans l'histoire de la culture européenne.

Que croyons-nous donc ? En résumé, ceci : le savoir grec antique – philosophie, médecine, mathématique, astronomie -, après avoir tout à fait disparu d'Europe, a trouvé refuge dans le monde musulman, qui l'a traduit en arabe, l'a accueilli et prolongé, avant de le transmettre finalement à l'Occident, permettant ainsi sa renaissance, puis l'expansion soudaine de la culture européenne. **Selon Sylvain Gouguenheim, cette vulgate n'est qu'un tissu d'erreurs, de vérités déformées, de données partielles ou partiales. Il désire en corriger, point par point, les aspects inexacts ou excessifs.**

“AGES SOMBRES”

Y a-t-il vraiment eu rupture totale entre l'héritage grec antique et l'Europe chrétienne du haut Moyen Age ? Après l'effondrement définitif de l'Empire romain, les rares manuscrits d'Aristote ou de Galien subsistant dans des monastères n'avaient-ils réellement plus aucun lecteur capable de les déchiffrer ? Non, réplique Sylvain Gouguenheim. Même devenus ténus et rares, les liens avec Byzance ne furent jamais rompus : des

manuscripts grecs circulaient, avec des hommes en mesure de les lire. Durant les prétendus “âges sombres”, ces connaisseurs du grec n’ont jamais fait défaut, répartis dans quelques foyers qu’on a tort d’ignorer, notamment en Sicile et à Rome. On ne souligne pas que de 685 à 752 règne une succession de papes... d’origine grecque et syriaque ! On ignore, ou on oublie qu’en 758-763, Pépin le Bref se fait envoyer par le pape Paul Ier des textes grecs, notamment la Rhétorique d’Aristote.

Cet intérêt médiéval pour les sources grecques trouvait sa source dans la culture chrétienne elle-même. Les Evangiles furent rédigés en grec, comme les épîtres de Paul. Nombre de Pères de l’Eglise, formés à la philosophie, citent Platon et bien d’autres auteurs païens, dont ils ont sauvé des pans entiers. L’Europe est donc demeurée constamment consciente de sa filiation à l’égard de la Grèce antique, et se montra continûment désireuse d’en retrouver les textes. Ce qui explique, des Carolingiens jusqu’au XIIIe siècle, la succession des “renaissances” liées à des découvertes partielles.

La culture grecque antique fut-elle pleinement accueillie par l’islam ? Sylvain Gouguenheim souligne les fortes limites que la réalité historique impose à cette conviction devenue courante. Car ce ne furent pas les musulmans qui firent l’essentiel du travail de traduction des textes grecs en arabe. On l’oublie superbement : même ces grands admirateurs des Grecs que furent Al-Fârâbî, Avicenne et Averroès ne lisaient pas un mot des textes originaux, mais seulement les traductions en arabe faites par les Araméens... chrétiens !

Parmi ces chrétiens dits syriaques, qui maîtrisaient le grec et l’arabe, **Hunayn ibn Ishaq** (809-873), surnommé “prince des traducteurs”, forgea l’essentiel du vocabulaire médical et scientifique arabe en transposant

plus de deux cents ouvrages – notamment Galien, Hippocrate, Platon. Arabophone, il n'était en rien musulman, comme d'ailleurs pratiquement tous les premiers traducteurs du grec en arabe. Parce que nous confondons trop souvent "Arabe" et "musulman", une vision déformée de l'histoire nous fait gommer le rôle décisif des Arabes chrétiens dans le passage des oeuvres de l'Antiquité grecque d'abord en syriaque, puis dans la langue du Coran.

Une fois effectué ce transfert – difficile, car grec et arabe sont des langues aux génies très dissemblables -, on aurait tort de croire que l'accueil fait aux Grecs fut unanime, enthousiaste, capable de bouleverser culture et société islamiques. **Sylvain Gouguenheim montre combien la réception de la pensée grecque fut au contraire sélective, limitée, sans impact majeur, en fin de compte, sur les réalités de l'islam, qui sont demeurées indissociablement religieuses, juridiques et politiques.** Même en disposant des oeuvres philosophiques des Grecs, même en forgeant le terme de "falsafa" pour désigner une forme d'esprit philosophique apparenté, l'islam ne s'est pas véritablement hellénisé. La raison n'y fut jamais explicitement placée au-dessus de la révélation, ni la politique dissociée de la révélation, ni l'investigation scientifique radicalement indépendante.

Il conviendrait même, si l'on suit ce livre, de réviser plus encore nos jugements. **Au lieu de croire le savoir philosophique européen tout entier dépendant des intermédiaires arabes, on devrait se rappeler le rôle capital des traducteurs du Mont-Saint-Michel. Ils ont fait passer presque tout Aristote directement du grec au latin, plusieurs décennies avant qu'à Tolède on ne traduise les mêmes oeuvres en partant de leur version arabe.** Au lieu de rêver que le monde islamique du Moyen Age, ouvert et généreux, vint offrir à l'Europe

languissante et sombre les moyens de son expansion, il faudrait encore se souvenir que l'Occident n'a pas reçu ces savoirs en cadeau. Il est allé les chercher, parce qu'ils complétaient les textes qu'il détenait déjà. Et lui seul en a fait l'usage scientifique et politique que l'on connaît.

Somme toute, contrairement à ce qu'on répète crescendo depuis les années 1960, la culture européenne, dans son histoire et son développement, ne devrait pas grand-chose à l'islam. En tout cas, rien d'essentiel. Précis, argumenté, ce livre qui remet l'histoire à l'heure est aussi fort courageux.

ARISTOTE AU MONT SAINT-MICHEL. LES RACINES GRECQUES DE L'EUROPE CHRÉTIENNE de Sylvain Gouguenheim. Seuil, "L'Univers historique", 282 p., 21 €.

Source : lemonde.fr

La fable de la transmission arabe du savoir antique

Extraits d'un article de Jacques Heers, Nouvelle Revue d' Histoire n°1 :



« A en croire nos manuels, ceux d'hier et plus encore ceux d'aujourd'hui, l'héritage de la Grèce et de Rome fut complètement ignoré de notre monde occidental, de la chute de l'empire romain jusqu'à la Renaissance : 1.000 ans d'obscurantisme !

Et d'affirmer, du même coup, que les auteurs de l'Antiquité ne furent connus que par l'intermédiaire des Arabes, seuls capables d'exploiter et de transmettre cette culture que nos clercs méprisaient.

Nos livres parlent volontiers des savants et traducteurs de Tolède qui, au temps des califes de Cordoue, auraient étudié et fait connaître les auteurs anciens. Ils oublient de rappeler que cette ville épiscopale, comme plusieurs autres et nombre de monastères, était déjà, bien avant l'occupation musulmane, un grand foyer de vie intellectuelle pénétrée de culture antique.

On veut nous faire croire aux pires sottises et l'on nous montre des moines, copistes ignares, occupés à ne retranscrire que des textes sacrés. Pourtant, aucun témoin, aux temps obscurs du Moyen Age, n'a jamais vu une bibliothèque livrée aux flammes et nombreux sont ceux qui, au contraire, parlent de monastères rassemblant d'importants fonds de textes anciens.

Il est clair que les grands centres d'études grecques ne se situaient nullement en terre d'islam mais à Byzance. (...) Nulle trace dans l'Eglise, ni en Orient ni en Occident, d'un quelconque fanatisme, alors que les musulmans eux-mêmes rapportent nombre d'exemples de la fureur de leurs théologiens, et de leurs chefs religieux contre les études profanes. (...)

Peut-on oublier que les Byzantins ont, dans les années 550, reconquis et occupé toute l'Italie, les provinces maritimes de l'Espagne et une bonne part de ce qui avait été l'Afrique romaine? Que Ravenne est restée grecque pendant plus de 200 ans, et que les Italiens appelèrent cette région la Romagne, terre des Romains, c'est-à-dire des Byzantins, héritiers de l'empire romain ?

Rendre les Occidentaux tributaires des leçons servies par les Arabes n'est rien d'autre qu'une fable.

Agrégé d'histoire, Jacques Heers a été professeur aux facultés des lettres et aux universités d'Aix-en-Provence, d'Alger, de Caen, de Rouen, de Paris X-Nanterre et de la Sorbonne (Paris

IV), directeur du Département d'études médiévales de Paris-Sorbonne.« A en croire nos manuels, ceux d'hier et plus encore ceux d'aujourd'hui, l'héritage de la Grèce et de Rome fut complètement ignoré de notre monde occidental, de la chute de l'empire romain jusqu'à la Renaissance : 1.000 ans d'obscurantisme !

Et d'affirmer, du même coup, que les auteurs de l'Antiquité ne furent connus que par l'intermédiaire des Arabes, seuls capables d'exploiter et de transmettre cette culture que nos clercs méprisaient.

Nos livres parlent volontiers des savants et traducteurs de Tolède qui, au temps des califes de Cordoue, auraient étudié et fait connaître les auteurs anciens. Ils oublient de rappeler que cette ville épiscopale, comme plusieurs autres et nombre de monastères, était déjà, bien avant l'occupation musulmane, un grand foyer de vie intellectuelle pénétrée de culture antique.

On veut nous faire croire aux pires sottises et l'on nous montre des moines, copistes ignares, occupés à ne retranscrire que des textes sacrés. Pourtant, aucun témoin, aux temps obscurs du Moyen Age, n'a jamais vu une bibliothèque livrée aux flammes et nombreux sont ceux qui, au contraire, parlent de monastères rassemblant d'importants fonds de textes anciens.

Il est clair que les grands centres d'études grecques ne se situaient nullement en terre d'islam mais à Byzance. (...) Nulle trace dans l'Eglise, ni en Orient ni en Occident, d'un quelconque fanatisme, alors que les musulmans eux-mêmes rapportent nombre d'exemples de la fureur de leurs théologiens, et de leurs chefs religieux contre les études profanes.(...)

Peut-on oublier que les Byzantins ont, dans les années 550, reconquis et occupé toute l'Italie, les provinces maritimes de l'Espagne et une bonne part de ce qui avait été l'Afrique romaine? Que Ravenne est restée grecque pendant plus de 200 ans, et que les Italiens appelèrent cette région la Romagne, terre des Romains, c'est-à-dire des Byzantins, héritiers de

l'empire romain ?

Rendre les Occidentaux tributaires des leçons servies par les Arabes n'est rien d'autre qu'une fable.

Agrégé d'histoire, Jacques Heers a été professeur aux facultés des lettres et aux universités d'Aix-en-Provence, d'Alger, de Caen, de Rouen, de Paris X-Nanterre et de la Sorbonne (Paris IV), directeur du Département d'études médiévales ParisSorbonne. <https://www.fdesouche.com/2009/07/17/la-fable-de-la-transmission-arabe-du-savoir-antique-par-jacques-heers/>

Pcc :Juvénal de Lyon